

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 7

Artikel: Lè 6 compagnons
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188634>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

On abandonnera complètement l'habitude de saluer en inclinant le corps en avant, car ce serait affreusement disgracieux avec les tournures, les poufs volumineux, les jupes bridées ; quant au signe de tête, outre qu'il est horriblement vulgaire, les panaches dépassant les calottes déjà si hautes des chapeaux, le rendraient encore plus ridicule. — Avec les modes masculines de la redingote et du veston, certaines dames prennent les allures de leurs vêtements et de leurs idées politiques, et ne saluent plus du tout ou le font de la main, tout cavalièrement.

Mais le vrai salut actuel, le salut que toute femme du monde adresse à une autre femme, quand elle la rencontre dans la rue ou au salon, de sa voiture ou de sa loge de théâtre, se fait en présentant le buste en avant, effaçant les épaules et redressant la tête légèrement. Adressé à un homme, le mouvement devient imperceptible.

Un de nos lecteurs de Lausanne a eu l'amabilité de nous communiquer le manuscrit d'une vieille chanson, retrouvé dans ses papiers. Cette pièce, qui date du commencement du siècle, est très probablement l'œuvre d'un Vaudois, regrettant l'ancien régime auquel Napoléon nous avait soustrait, et qui était enchanté du désastre de Waterloo. La voici, reproduite textuellement :

Sauve qui peut
ou les campagnes mémorables.
(Air des *Folies d'Espagne*).

D'un conquérant, qui est cher à la France,
Je viens ici célébrer les exploits,
Dire comment sa prudente vaillance
L'a du péril sauvé jusqu'à six fois.

Tralera-lera, tralera-lera
L'a du péril sauvé jusqu'à six fois.

Près de Memphis, guidé par son courage,
Il fut vainqueur presque durant un mois,
Puis ses lauriers recevant quelque outrage,
Il se sauva pour la première fois.

Tralera-lera, etc.

Aux champs fleuris de l'antique Ibérie,
Il va porter ses armes et ses lois ;
Forcé bientôt de quitter la partie,
Il se sauva pour la seconde fois.

Tralera-lera, etc.

Son Aigle affreuse, au carnage animée,
Vole embraser les villes et les bois ;
Mais l'aquilon dévorant son armée,
Il se sauva pour la troisième fois.

Tralera-lera, etc.

Chez les Saxons, conduisant la Victoire,
Elle était prête à courir à sa voix ;
Un pont s'écroule, hélas ! adieu sa gloire,
Il se sauva la quatrième fois.

Tralera-lera, etc.

Vers la Belgique, un matin il s'avance :
Le soir a vu terminer ses exploits ;

Et le héros, guidé par sa prudence,
Se sauve encore pour la cinquième fois.

Tralera-lera, etc.

Paris entier, ravi de sa vaillance,
Pour l'applaudir n'eut vraiment qu'une voix ;
Ce jour enfin, il a sauvé la France,
En se sauvant pour la dernière fois.

Tralera-lera, etc.

Le 6 compagnons.

On certain gaillâ que s'étai z'ao z'u einrolâ et qu'avai fini son temps, s'en retornâvè contrè l'hotô, pourro coumeint Jobe, et sein trâo savai qu'férè. Mâ lo lulu étai suti ; lè savai totès et iena per dessus et sè peinsâ que se trovâvè cauquiès crâno zigues bin décidâ, sè volliavont prâo teri d'afférè.

Ein passeint dein on bou, ye ve on gaillâ que traïsai dâi grantès sapallès tot coumeint se l'avai étai dâi dagnès d' tsenévo et que lè maniyivè asse châ qu'on pâi dè fénasse. Quand lo sordâ ve cein, lâi démandâ se volliâvè s'eingadzi avoué li ; l'autro lâi fe : Tot parai ! mâ dévant, mè faut portâ on pou dè bou à ma mère po férè son café. Adon ye trait 'na granta daille que sè met à mailli po ein férè 'na rioutâ, met dedein onna dozanna de fâo, de tsâo, dè sapins, ein fâ onna dzévalla, que l'importè, et revint djeindrè lo sordâ.

Ye partont, et on pou pe lévè vayont on tsachâo à dzénâo qu'étai ein jou ; mât lâo seimblâvo que ne merivè rein dâo tot et lâi démandont quin gibier volliâvè teri.

— Lâi a, se repond lo tsachâo à duè z'hâorès d'ice on bougro dè tavan que bregandè on bâo à me n'on-ellio, qu'est à la tserri à n'on tsamp ein sémorè, et mè vé eidvoyi onna bâlla po einmottâ la tête à cllia vermena.

— Tè faut veni avoué no, lâi fâ lo sordâ et à no trai ne volliein prâo no z'ein teri.

Lo tsachâo concheint, et modè avoué leu, et passont proutso de 'na demi-dozanna dè moulins à veint, que verivont et tornâvont coumeint tot, quand bin ne fasai pas lo pe petit revolin dè bise, que cein lè z'ebayâ gros. Duè z'hâorès pe liein, ye vayont on lulu qu'étai ganguelhî su on ceresi, que sè pésâvè avoué lo pâodzo su on coté dè son naz et que soclliâvè pè l'autre perte, coumeint se l'avai volliu sè motsi à la moûda dâi ramouneu.

— Que dâo diablio soclliè-tou lé d'amont, lâi démandè lo sordâ ?

— Eh bin, se repond, l'est po férè veri 6 moulins que sont à duè z'hâorès d'ice.

— Vins avoué no, lâi fâ lo sordâ et à no quattro, ne volliein prâo no z'ein teri.

Lo gaillâ décheind dâo ceresi ein laisseint ein plian lè moulins et part avoué lè z'autro. Ao bet d'on momein, passont découtè on lulu que lâo seimblâ tot estraupiâ, kâ n'avai que 'na tsamba, et l'autra étai perque bas, tota dépondiâ.

— Quin malheu t'es-te arrevâ, lâi fâ lo sordâ ?

— Oh ! rein, se dit lo gaillâ. Su piquiette ; et quand y'é mè duè tsambès po traci, ye vé tant rudo que dévanço lè z'hirandallès, et coumeint y'é lo

teimps, mè su décrotsi onna piauta po ne pas allâ trâo vito.

— Vins avoué no, lài fâ lo sordâ, et à no cinq, ne volliein prâo no z'ein teri.

Lo gaillâ est dè suite décidâ et part avoué leu, et on pou aprés, reincontront on espêce de lulu qu'a-vâi son tsapé abetsi su l'orolhie, que sè mettiront à sè fottre dè li et à lài démandâ porquiè ne mettai pas sa capa coumeint lè z'autrèz dzeins.

— C'est que, repond l'estaffier, quand metto mon tsapé coumeint faut, ye fa onna frâi dè la metsance et on dzalin que lè z'ozés tchisont mortibus.

— Oh bin, vins avoué no, dit lo sordâ, et à no 6, ne volliein prâo no z'ein teri.

Ye va et lè 6 compagnons partont po la vêla iò démâorâvè lo râi. (La suita deçando que vint.)

Le monde dans sa poche.

Nous avons sous les yeux une intéressante nouveauté de librairie, qui ne peut manquer d'avoir grand succès. C'est un mignon atlas de Jules Perthes', publié dans un format permettant de le mettre en poche comme un portefeuille ordinaire, car il ne pèse que 150 grammes. — Après une introduction fort bien faite, donnant un aperçu géographique et statistique sur les divers pays du monde, climat, population, religions, institutions politiques, forces militaires de terre et de mer, etc., viennent 21 cartes, portant chacune sur deux pages et mesurant 15 centimètres sur 17. Toutes sont d'un travail remarquablement soigné et très claires, malgré leur petite dimension. Les montagnes et les vallées, les routes, les lignes des chemins de fer, des bateaux à vapeur, les routes des caravanes, les grands centres industriels, les stations balnéaires, etc., rien n'est oublié. Aussi, ce n'est point trop présumer de ce charmant ouvrage, en disant qu'avant peu, tous les voyageurs, les commerçants, les lecteurs de journaux l'auront en poche, car il n'est pas possible d'unir d'une manière plus heureuse l'utile à l'agréable. — Se vend à la librairie Benda, à Lausanne, au prix de fr. 2,70. — Jolie reliure en toile gauffrée.

Le dernier des Villaz.

V

C'était un jeune homme d'une trentaine d'années, très élégamment vêtu. Il était coiffé d'une toque de velours noir, galonnée d'or et surmontée de deux plumes, rouge et blanche. Un pourpoint de couleur claire serrait scrupuleusement sa taille élancée, et de vastes chausses à taillades flottaient autour de ses jambes. Il portait à la ceinture un poignard dont le manche était richement orné de perles et de pierreries ; sa longue épée à poignée ciselée, battait les flancs de son cheval. La figure du cavalier s'harmonisait parfaitement avec ce noble costume : il avait la peau fine, le teint pâle ; seulement, ses yeux brillaient parfois d'éclairs fauves et l'expression tourmentée de sa bouche révélait des passions violentes. Quand il se découvrait, on remarquait aussi deux rides parallèles qui partageaient son front, traces de chagrins ou de remords.

A un des nombreux détours de la chaussée, il fut apostrophé par une voix sonore et joviale :

— Holà ! mon gentil seigneur, il me semble que vous

dormez ! Il est vrai que du train dont va votre monture, cela n'est pas dangereux.

A cette exclamtion, suivie d'un gros élat de rire, le jeune cavalier leva la tête en sursaut, comme un homme qui se réveille, et vit, à quatre pas, monté sur un petit âne, un révérend ecclésiastique, la tête ombragée d'un tricorne démesuré, la bedaine en avant et les jambes perdues dans des bottes qui lui montaient jusqu'aux genoux.

— Ah ! révérend prieur, quelle rencontre imprévue ! s'écria Rodolphe de Villaz.

— Et la vôtre, donc !

— Je vais trouver le comte.

— Il y a une semaine qu'il est de retour : avant-hier, il a visité notre couvent avec sa fille Marguerite... une douce et pure enfant.

Ce nom de Marguerite fit légèrement rougir Rodolphe. Le prieur de la Fille-Dieu ne remarqua pas l'émotion de son interlocuteur et poursuivit :

— On dit, mon cher Rodolphe, que vous devenez sombre, taciturne, depuis que votre deuil éloigne de votre château vos anciens compagnons de plaisir. Allons ! allons ! du courage... J'irai vous voir sous peu... Si votre âme est malade, vous savez que Dieu m'a donné le secret de la guérir.

— Merci, révérend père. Vous serez toujours le bienvenu chez moi ; quand à vos remèdes...

— Malheureux ! vous douteriez de leur efficacité ? Auriez-vous déjà perdu la foi qui fortifie et qui sauve ?

— Je ne dis pas cela, mon révérend père, mais je sens que le cœur de l'homme est bien fragile... et que le mien pourrait se briser ce soir, ajouta-t-il en baissant la voix.

— Mon fils, Dieu est tout puissant, il ne permettra pas que vous soyez frappé de la cécité du mal. Tournez vos regards vers lui. Je prierai pour vous.

— Oh ! merci, répondit sourdement Rodolphe.

Il piqua des deux. Son cheval partit au galop. Peu d'instants après, le couvent de la Fille-Dieu, dont il venait de rencontrer le prieur, se montra à ses regards, avec ses vastes murs d'enceinte, le joli clocher de son église et sa petite chapelle tournée vers la chaussée comme un refuge toujours ouvert au pécheur. Cet antique monastère, encore debout de nos jours, doit son existence à trois pieuses demoiselles, filles d'un seigneur de la contrée, qui s'étaient réunies dans une commune pensée de solitude et de prière. En 1268, l'évêque Jean de Cossonay, visitant son diocèse, érigea la maison en couvent de l'ordre de Cîteaux, et le prit sous sa protection.

Rodolphe promena un oeil distrait sur la verte pelouse qui entoure le monastère et sur la charmante plantation de peupliers qui l'ombrage comme un grand rideau mouvant.

(A suivre.)

Recette.

Oeufs frits. — Faites durcir une douzaine d'œufs, séparez-en les jaunes et en faites une farce fine, en les pilant avec beurre, sel, poivre, muscade, persil et cerfeuil hachés ; farcissez-en vos blancs d'œufs durs, qui ne doivent être ouverts qu'à demi, saupoudrez-les de fleur de farine, et les faites frire d'un beau blond doré ; servez-les sur un lit de persil frit, d'un beau vert croquant.

L. MONNET.

LAUSANNE. — IMP. GUILLOUD-HOWARD & Cie.